Dossier de Presse - New Moon - David Dufresne

Les Editions du Seuil

Les Editions du Seuil / Ouvrages

***	L'OBS (09/15 NOV 17)	NEW MOON - Mais qui a tué Pigalle ? *4 En retraçant l'épopée du New Moon, club de ROCK alternatif dans les années 1980, lejournaliste DAVID DUFRESNE autopsie l'idéal noctambule et LIBERTAIRE de ce quartier parisien, où "l'Obs" l'a suivi For ELISABETH PHILIPPE NEW MOON. CAFE DE NUIT JOYE...*	2
***	SOIXANTE-QUINZE (NOV 17)	NEW MOON - « Le New Moon, c'était le rock and roll et l'extrême droite » *1 « Le New Moon, c'était le rock and roll et l'extrênie droite » ..sm Dans une autre vie. David Dufresne écrivait sur le rock. Il est ensuite devenu reporter, a Libération puis à Médiapart. Dans un livre enquête, il raconte l'histoire d'une salle que...*	6
***	PAULETTE MAGAZINE (NOV/DEC 17)	NEW MOON - PiGALLE, MON AMOUR *1 COUPS DE CŒUR LA PROMESSE DU VICE PAR MARINE STISI PIGALLE, MON AMOUR « Pigalle était mieux que la beaute Pigalle est punk sa. laideur n'est rien son energie fait tout - aujourd'hui encore » Pigalle, Pigalle, comme dans une chanson d'Edith Piaf, et...*	7
***	ROCK & FOLK (NOV 17)	NEW MOON - Moon, Café De Nuit Joyeux *1 New Moon, Café De Nuit Joyeux DAVID DUFRESNE Ne vous Tartes pas avoir par ce titre "New Moon, Cafe De Nuit Joyeux" qui voudrait vous faire gober que I auteur, le journaliste David Dutresne, va vous raconter tout bonnement l'histoire de cette boîte ...*	8
***	MARIANNE (13/19 OCT 17)	NEW MOON - Punk, mode d'emploi *1 5= RETROVISEUR " Punk, mode d'emploi On dominait la nuit, à défaut de la situation. » L'esprit du New Moon, club mythique de Pigalle aujourd'hui détruit, est tout entier dans cette formule : d'un côté, la nuit comme horizon de la jeunesse parisienn...*	9
***	LIBERATION (21 SEPT 17)	NEW MOON - «New Moon», cabaret survolté *3 a place Pigalle, à Paris, :i au temps du Sphinx. 'ouvrage est sous-titré Tentative d'épuisement du 66, •ue Pigalle (et de sa succursale au 9 de la place du même nom)». PHOTO BILL WASSMAN. GAMMA-RAPHO «New Moon», cabaret survolté Partant du cl...*	10
***	LE MONDE DES LIVRES (21 SEPT 17)	NEW MOON - La nuit mode d'emploi *3 Critiaues Littérature Avec « New Moon, café de nuit joyeux », David Dufresne revient sur un haut lieu de Pigalle et sur sa jeunesse, à la manière d'un Perce « destroy » La nuit mode demploi DENIS COSNARD La séquence dure à peine 25 secondes. De mau...*	13
***	MOUVEMENT (N 91/2017)	NEW MOON - DANS LES LIGNES ENNEMIES AVEC DAVID DUFRESNE *3 F" I lAtttt LITTERATURE DANS LES LIGNES ENNEMIES Petites lunettes rectangulaires et chemisette blanche, Dufresne n'est pas journaliste d'investigation pour rien : on lui donnerait le bon Dieu sans confession. Son nouveau livre, New Moon. Café de nu...*	16
***	LIVRES HEBDO NEWSLETTER (04 SEPT 17)	NEW MOON - 66, rue Pigalle *1 66, rue Pigalle David Dufresne -ASTRID Dl CROLLALANZA/SEUIL David Dufresne se raconte derrière l'histoire du New Moon, cabaret parisien devenu haut lieu du rock alternatif. La Feuille de vigne. C'est le nom du premier établissement qui s'ouvre au 6...*	19
**	OUEST FRANCE (10 OCT 17)	NEW MOON - New Moon, cabaret électrique *1 New Moon, cabaret électrique Livres. De sa nostalgie d'un minuscule haut-lieu du rock parisien, Dufresne tire une passionnante enquête sur Pigalle. Deuxième partie des années 1980... Tous les soirs, la faune rock de Paris s'entasse au New Moon, au ...*	20
**	LE PARISIEN (05 OCT 17)	NEW MOON - QUAND PIGALLE SE LA JOUAIT ROCK *1 QUAND PIGALLESELA JOUAIT ROCK Q « Et si jamais la nostalgie te était une reine de Montmarf^ prend/Tu peux toujours tre Le videur s'appelait Ma^essayer St poursuivre/ ^Cette comète v noire qui t'enivre/Et qui s'en va » Léo Ferré n'est jamais venu ch...*	21
*	24 HEURES (12 OCT 17)	NEW MOON - Dans la lumière morte du New Moon, tout Pigalle revient à la vie *1 Dans la lumière morte du New Moon, tout Pigalle revient à la vie Chronique Ado, le journaliste David Dufresne a connu les soirées du club mythique. A travers son fantôme, il peint le tableau d'un siècle de belle crapulerie Parfois, Pigalle fut au c...*	22

La reproduction et la diffusion numérique d'extraits de presse sont régies par l'article L.122-4 du code de la propriété intellectuelle. L'accès aux articles de ce panorama de presse est strictement limité aux utilisateurs identifiés. En revanche, il est strictement interdit aux utilisateurs autorisés de diffuser ou de redistribuer, sous quelque forme que ce soit, tout ou partie du panorama, sauf nouvelle autorisation des ayants

L'OBS
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 359285

Date : 09/15 NOV 17
Page de l'article : p.110,111,1
Journaliste : ELISABETH PHILIPPE



En retraçant l'épopée du New Moon, club de ROCK *alternatif dans les années 1980, le journaliste* DAVID DUFRESNE *autopsie l'idéal noctambule et* LIBERTAIRE *de ce quartier parisien, où "l'Obs" l'a suivi*

Par **ELISABETH PHILIPPE**

NEW MOON. CAFÉ DE NUIT JOYEUX, par David Dufresne, Le Seuil, 368 p., 20 euros.

Place Pigalle, retour sur les lieux du crime. Cette fois, le macchabée n'est pas un marlou refroidi dans un règlement de comptes à la façon d'un mauvais pastiche de Melville ou de Duvivier. Non, c'est le quartier lui-même qu'on assassine, son âme noire et pécheresse vendue au diable et aux suppôts du grand capital, cette lessiveuse qui transforme la boue en or, la fange underground en foule policée. Autour de l'emblématique fontaine qui crachote un filet d'eau tuberculeux, un fast-food, une banque et un supermarché ont supplanté les boîtes de strip-tease aux noms racoleurs et les cinémas X aux

Tous droits réservés à l'éditeur

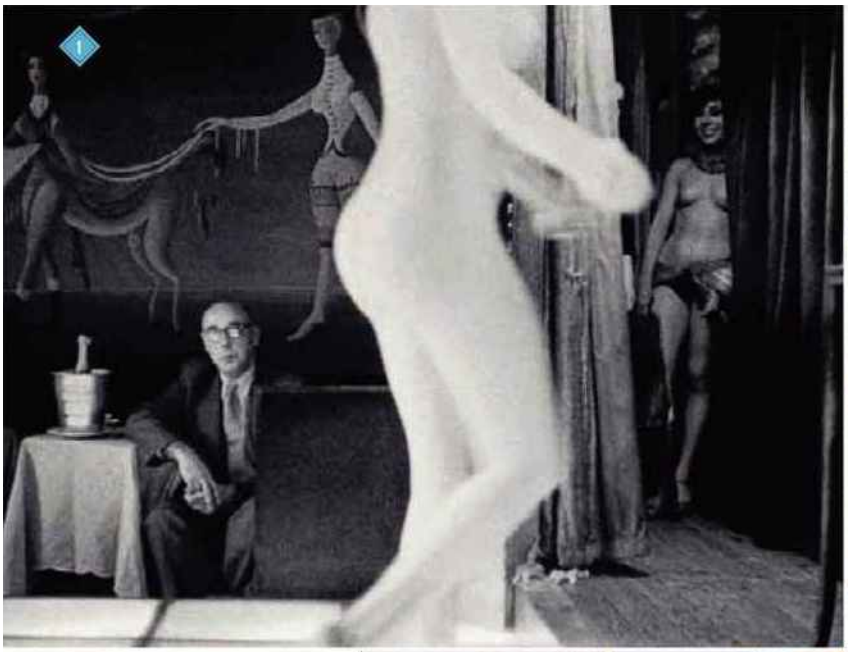
fauteuils poisseux. Des bars pour hipsters ont remplacé les bars à hôtesses. Pis, c'est maintenant une épicerie bio qui se dresse dans toute sa splendeur brute et sans gluten à l'endroit exact où se tenait, il y a encore quelques années, le New Moon, royaume cradingue du punk à la française. Plus de tox, mais des tisanes détox. Dans les années 1980, le New Moon, salle étroite tendue de velours rouge à laquelle on accédait par un escalier, vit suer sur sa scène minuscule les *guitar heroes* de l'âge d'or du rock alternatif, de la Mano Negra aux Wampas en passant par les Négresses vertes et les Bérurier noir.

DE MODIANO À LA RUMEUR

Le journaliste David Dufresne avait alors 18 ans. Il venait de débarquer à Paris, et le New Moon était son refuge, un lieu où il retrouvait ceux qui comme lui refusaient le bling libéral des *eighties* et combattaient les forces obscures d'un Front national en pleine expansion; l'endroit aussi où il opéra sa mue de l'adolescence à l'âge adulte. Alors, quand en 2004, il a vu la façade du 66, rue Pigalle, adresse du New Moon, s'effondrer sous les assauts d'un bulldozer, c'est aussi les décombres de sa jeunesse qu'il a regardés se mêler aux gravats. De ces ruines, David Dufresne a tiré un livre, « New Moon. Café de nuit joyeux », qu'il aurait aussi pu intituler « Dans le club de la jeunesse perdue » pour parodier Patrick Modiano qui, en arpenteur inlassable des rues de Paris, a bien sûr lui aussi écrit sur Pigalle : la Petite Bijou habite rue Coustou; Louki, la femme fantôme de « Dans le café de la jeunesse perdue », a grandi près du Moulin-Rouge. Le quartier a d'ailleurs servi de toile de fond à de nombreuses œuvres ces dernières années : la série « Pigalle, la nuit » diffusée en 2009 sur Canal+, très récemment « les Derniers Parisiens », le film des rappeurs Hamé et Ekoué du groupe La Rumeur ou, côté littérature, « Frede » (Les Equateurs), le livre de Denis Cosnard consacré à une belle de nuit modianesque qui, dans les années 1930, exhiba son corps androgyne à La Silhouette, boîte sise rue Notre-Dame-de-Lorette. Comme si la fiction cherchait à offrir un dernier sursaut à un quartier en fin de vie, une ultime chance à une époque révolue, celle d'avant le tout-sécuritaire et le tout-hygiéniste.

Chez David Dufresne, plus qu'un décor, Pigalle est le personnage principal, une héroïne gouailleuse frayant aussi bien avec le milieu qu'avec les riches et célèbres venus s'encanailler. Dans son « New Moon », le journaliste, passé par « Libération » et auteur de documentaires, reconstitue tel un archéologue les multiples vies de son club de prédilection, de La Feuille de vigne au Narcisse en passant par Le Sphinx et Le Monico. Il accueillit selon les époques des soirées lesbiennes, des peintres impressionnistes période Nouvelle Athènes – *« un "garage band" à pinceaux »* –, des jazzmen et des écrivains américains dont Steinbeck et Hemingway, des spectacles de travestis, des pogoteurs hydratés à la bière, le cheveu gominé à l'eau sucrée, des squatteurs et aujourd'hui, donc, des amateurs de graines germées et de tofu fumé. On retrouve David Dufresne à la terrasse des Noctambules, troquet où se produisait, en d'autres temps, un certain Pierre Carré, *« un Luis Mariano rock'n'roll, sapé comme un prince de Pigalle, costume rouge et blanc, flanelle et gomina, flanqué de musiciens alcoolos »*. Aujourd'hui, un reggae inoffensif enveloppe notre conversation. Face à nous, la façade noire du Folie's Pigalle, survivante amochée des folles nuits de

Tous droits réservés à l'éditeur









la place, travestie en banale discothèque. S'il vit désormais au Canada, David Dufresne est toujours chez lui à Pigalle. Il en connaît chaque recoin, chaque détail. Quand on déambule en sa compagnie entre les boulevards de Clichy et de Rochechouart, il nous montre les marques laissées au bas d'une porte par les talons de prostituées ou les plaques concurrentes dans une même rue: « Pigalle » contre « Jean-Baptiste Pigalle », un nom jugé plus chic. Tout le monde le salue, du chasseur pour boîte de strip-tease aux agents immobiliers. Mais, hormis la nostalgie – *« au-delà de cinquante secondes, c'est un vrai problème »*, affirme Dufresne –, qu'est-ce qui l'attache autant à ce quartier ?

1. *En 1956, Le Sphinx, ancêtre du New Moon.*
2. *L'entrée du club avant la destruction du bâtiment en 2004.*
3. *Un flyer pour un concert de la Mano Negra en 1990.*
4. *Devant le New Moon avant un concert des Dirty District, en septembre 1991.*

"UN QUARTIER QUI A NOURRI LA FICTION ET S'EN EST NOURRI"

« Pigalle, c'est un monde à part, concentré dans trois rues, explique le journaliste. *La journée, c'est miteux, mais dès que les néons s'allument... »* On croirait entendre Aragon évoquer la rue Pigalle dans « Aurélien » : *« Elle ne prend vie que plus haut, où les enseignes lumineuses blessent l'ombre. »* Une citation que l'on retrouve dans « New Moon », ouvrage truffé de références à la littérature et au cinéma, preuve que cette enclave parisienne où se sont longtemps mêlés le sexe et le crime a toujours été une source d'inspiration pour les artistes. *« C'est un quartier qui a nourri la fiction et qui s'est nourri de la fiction,* confirme Dufresne. *Même avant que le New Moon, du temps où il s'appelait le Bricktop's, soit géré par une chanteuse américaine dans les années 1930, les malfrats du coin mimaient les films de gangsters hollywoodiens. »* De cette

Tous droits réservés à l'éditeur

mythologie populaire sentant la poudre et le soufre, ne subsistent que les récits, volatils oripeaux accrochés à une réalité aseptisée. *« Les souvenirs sont notre seul butin »*, écrit joliment David Dufresne.

« Ce qui m'a intéressé en me lançant dans ce livre, c'est de chercher à comprendre où on avait merdé, poursuit l'auteur de "New Moon". *Notre courant, le rock alternatif, portait un idéal et de beaux discours, mais ne voulait pas du pouvoir. Alors d'autres l'ont pris. Ce n'est pas seulement notre courant qui a merdé, c'est tout un mouvement humaniste et brutal. »* Un constat dans l'air du temps, déjà posé avec éclat dans « Vernon Subutex » par Virginie Despentes (que l'on croise d'ailleurs dans « New Moon » *« en bas et talons aiguilles, plus Pigalle que Pigalle, [...] avec un manuscrit sous le bras »*): les deux livres entérinent la fin abrupte du rock et du mode de vie qui allait avec, subversif et dangereux; l'échec d'une génération.

L'EXTRÊME DROITE DE PIGALLE

Pour tenter de comprendre cet effondrement, Dufresne n'a pas choisi le genre romanesque, mais l'enquête. Pendant trois ans, il a passé ses nuits à écumer les archives de Gallica, le site de la Bibliothèque nationale, à la recherche de notes de la police ou de la préfecture; il a retrouvé des témoins de l'époque comme le chanteur Manu Chao (ex-Mano Negra), Didier Wampas, des flics à la retraite, la fille du vestiaire du New Moon ou des obsédés de Pigalle, historien amateur, chiffonnier, ancienne danseuse... La seule qu'il n'ait pas réussi à approcher, c'est l'impératrice, l'étoile noire de Pigalle, *« la sainte patronne des cabarets »* : la légendaire Hélène Martini, propriétaire du New Moon et de nombreux établissements, qui régna pendant près de quarante ans sur le quartier et ses nuits agitées. Un vrai personnage de roman, née en Biélorussie, arrivée en France dans un wagon à bestiaux, danseuse aux Folies-Bergère et reine des clubs après son mariage avec un certain Nachat Martini. Stupeur et dernier coup de massue sur des illusions déjà moribondes : au fil de ses investigations, David Dufresne, qui gueulait « La jeunesse emmerde le Front national » dans la moiteur du New Moon, découvre, qu'Hélène Martini, la proprio de son refuge, fut une sympathisante d'extrême droite, acoquinée avec Pierre Descaves, un proche de Le Pen, et Jean-Louis Tixier-Vignancour. *« Il y avait d'autres figures de l'extrême droite à Pigalle, notamment Henri Botey, le roi des bars à hôtesses et parrain de Marine Le Pen,* précise Dufresne. *Ça aussi, ça raconte la France. »*

Finalement, c'est peut-être le secret de Pigalle : condenser toute la société française, ses idéaux, ses failles, ses excès, les vagues d'immigration qui l'ont constituée, dans l'espace restreint de trois rues. Aujourd'hui, le quartier porte dans sa pierre grisâtre la victoire de l'idéologie libérale, la gentrification qui repousse toujours plus aux marges les pauvres et les classes populaires. La fête est finie. Les attentats du Bataclan, évoqués à deux reprises dans « New Moon », en ont sonné le glas. *« On a toujours dit que Pigalle, c'était mieux avant. Déjà dans les années 1930, Fréhel chantait "Où est-il donc ?" pour pleurer la disparition de la Butte et des bals musette,* rappelle Dufresne. *Mais, aujourd'hui, il n'y a vraiment plus rien, c'est le néant total. »* Restent les films, les livres et sans doute, au fond d'une poignée d'irréductibles, le désir de ne pas voir la nuit mourir. ■

Tous droits réservés à l'éditeur





Date : NOV 17
Page de l'article : p.80

« Le New Moon, c'était le rock and roll et l'extrême droite »

Dans une autre vie, David Dufresne écrivait sur le rock. Il est ensuite devenu reporter, à *Libération* puis à Médiapart. Dans un livre enquête, il raconte l'histoire d'une salle que nombre d'amateurs de musique ont fréquentée dans les années 1980, le New Moon, à Pigalle. Une adresse aujourd'hui disparue dont le passé fascine toujours.

Soixante-Quinze : À cette époque, comment découvrez-vous le New Moon ?

David Dufresne : Par le rock. Ce sont Stiv Bators, l'ancien chanteur des *Lords Of The New Church* et Caroline Ayache, sa compagne d'alors, qui m'y emmènent. En ce milieu des années 1980, c'est une salle de concerts, et j'y passe mes nuits.

Votre enquête débute comment ?

Par des gens qui y avaient travaillé, avec lesquels j'étais resté en contact. Par la suite, je suis allé voir les flics, parce que Pigalle et la police sont intimement liés, que ce soit la Brigade mondaine ou les archives de la Ville de Paris...

Quelle est la chose la plus incroyable que vous découvrez alors ?

Je ne m'attendais pas à ce que se concentrer sur un tel lieu, raconter son histoire, raconte à ce point Paris. À ce qu'un bâtiment raconte autant le XIXe siècle et ses impressionnistes, la Seconde Guerre mondiale avec les collabos, mais aussi Édith Piaf, la guerre d'Algérie, la crise économique. À travers ce club rock and roll, les gens découvrent l'histoire de Paris. Jusqu'à l'extrême droite, car Pigalle est en partie lié à elle. Pour moi, c'est un coup de massue. Comment des amoureux de l'ordre pouvaient-ils apprécier ce désordre ?



New Moon, café de nuit joyeux, de David Dufresne, aux Éditions du Seuil, 368 p, 20 €.

Vous le découvrez à travers les liaisons de Madame Martini, surnommée « l'impératrice » des nuits parisiennes.

Elle est décédée lorsque le livre était à l'imprimerie, le 5 août. Cette dame a régné des années 1950 aux années 1990. Elle avait le Pigalle, le New Moon, Mogador, le Narcisse, les Folies Bergère... Une quinzaine de cabarets et des amis partout. Chez elle, la police était bien reçue, et les voyous pas interdits de séjour. Parallèlement, elle était très proche de l'extrême droite, mais ça, ça ne sera jamais évoqué. Elle était très discrète, mais il y a un conflit entre cette liberté qu'elle affichait et ses convictions. C'est elle, par exemple, qui a fait venir Vince Taylor aux Folies Pigalle, « l'ange noir » du rock and roll. C'est vraiment la grande bourgeoise amoureuse du félin. En même temps, son mec, c'était Pierre Descaves, un ancien de l'Algérie impliqué dans l'OAS. Et dans leurs relations, on trouve Henri Botey, qui possédait plusieurs sex-shops et était parrain de Marine Le Pen. Tout ça s'entrechoque : les voyous et le show-business. C'est Paris.

Édith Piaf a failli y trouver la mort ?

Au tout début de sa carrière. Elle arrive à Pigalle, rencontre un mac qui veut la mettre sur le trottoir, mais elle a trop de tempérament pour ça. Il la force à chanter, ça se passe mal, et dans ce qui deviendra le Narcisse, ce mac lui tire dessus. Ele aurait pu mourir là. Mistinguett, Duke Ellington et Joséphine Baker ont aussi fréquenté ce lieu et joué pour le fun.

On compte plusieurs cadavres aussi...

L'histoire la plus connue est celle de Roberto Borgo, dit La Scoumoune, grâce au film de José Giovanni *. C'est un gangster de Marseille accusé d'avoir tiré sur un cortège funéraire, d'où son surnom. Il se fera flinguer au New Moon, qui s'appelle alors le Sphinx. Son corps va être jeté dans les escaliers que l'on empruntera nous, quarante ans plus tard, et laissé comme ça sur le trottoir. Règlement de comptes à la sauce Pigalle, dont on n'identifiera ni le commanditaire ni l'exécutant.

Et les peintres, dans cet univers ?

Toulouse-Lautrec a créé une affiche pour le photographe Sescau dont les bureaux étaient installés au New Moon. Surtout, Edgar Degas y a peint *L'Absynthe*, aujourd'hui exposé au musée d'Orsay. C'était le QG des impressionnistes. À cette époque, ils y étaient tous les soirs.

* *La Scoumoune*, film réalisé en 1972 par José Giovanni, avec Claudia Cardinale et J.-P. Belmondo.

Tous droits réservés à l'éditeur



COUPS DE CŒUR

LA PROMESSE DU VICE

PAR **MARINE STISI**



PIGALLE, MON AMOUR

« *Pigalle était mieux que la beauté. Pigalle est punk : sa laideur n'est rien ; son énergie fait tout – aujourd'hui encore* ». *Pigalle, Pigalle*, comme dans une chanson d'Édith Piaf, et comme dans les livres de Paul Léautaud ou de Virginie Despentes. On y traîne maux et godillots depuis des lustres. Quartier de l'amour sans lendemain et des nuits trop arrosées, sa réputation n'est rien comparée à ce qu'il est vraiment. Dans les années 80, David Dufresne a 20 ans. Il n'est pas encore le journaliste ni l'écrivain qu'il deviendra, mais il découvre Paris. Et surtout, il découvre Pigalle et « *le centre du monde, le plus grand des petits clubs de rock, cabaret des élégances Pigalle et des fulgurances punk.* » Il découvre le *New Moon*. Trente ans plus tard, il publie un livre aux éditions du Seuil pour revenir sur cet endroit aussi malfamé que magique. Entre récits historiques et anecdotes, ce livre est un voyage au cœur d'une époque qui sent la cigarette. À lire avec les Sex Pistols en fond sonore, très fort.

New Moon, café de nuit joyeux,
David Dufresne, Éd. du Seuil, 20 €

Tous droits réservés à l'éditeur

ROCK & FOLK
Pays : France
Périodicité : Mensuel
OJD : 28961





Date : NOV 17
Page de l'article : p.107

New Moon, Café De Nuit Joyeux

DAVID DUFRESNE

Seuil

Ne vous faites pas avoir par ce titre "New Moon, Cafe De Nuit Joyeux" qui voudrait vous faire gober



que l'auteur, le journaliste David Dufresne, va vous raconter tout bonnement l'histoire de cette boîte rock mythique et du petit peuple tout aussi rock qui y trainait en ces temps revolus ou la jeunesse emmerdait le Front national et ou y jouaient les plus grands petits maîtres du rock comme Stiv Bators ou Johnny Thunders Peut-être même que David Dufresne aussi croit avoir ecrit un livre sur ses jeunes annees d' *"insolence maligne et de farouchene adroite"* alors qu'en fait il a construit la un monument, un tombeau comme les composaient les musiciens du 17eme — le siecle, pas l'arrondissement des Batignolles voisines — un hommage mais un hommage a Paris, a ce Paris populaire, au petit peuple parisien qui gravitait a Pigalle, aux femmes qui y souffraient, aux artistes qui les ont distraits et aux ecrivains qui les chantaient Dufresne, tel le scientifique fouillant les pôles, nous sort une carotte emprisonnee dans les meandres du temps et nous en restitue les plus vivaces comme les plus tenus elements S'appuyant sur les moindres traces, cadastre, programmes pour touristes, rapports de police, articles jaunis, temoignages et legendes urbaines, Dufresne redonne vie a un quartier a peu pres disparu, un Pigalle en noir et blanc au romanesque douteux et poetique, qui a toujours inspire les artistes comme les voyous, tous observes, de son repaire dominant la place, par l'imperatrice des lieux, l'enigmatique et puissante Madame Martini, proprietaire discrete de tout le secteur et dont la mysterieuse personnalite proche de l extrême droite, est, avec les murs même de son club, le fil rouge de cette quête/ enquête finalement tres erudite Portrait du journaliste en jeune homme et guide dandy du coin bien avant les hipsters, cette evocation reussie de jolis et souvent tragiques fantômes rappellera de chouettes souvenirs aux anciens habitues et embarquera les autres dans une promenade dans le temps nostalgique et romanesque ❑

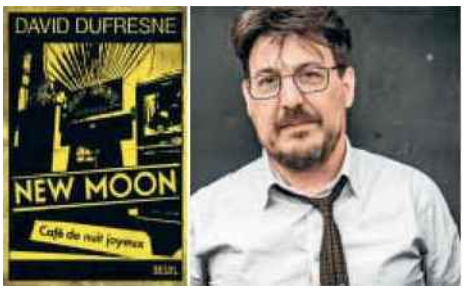
Tous droits réservés à l'éditeur

Marianne
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 143515





Date : 13/19 OCT 17
Page de l'article : p.69
Journaliste : FRÉDÉRIC BAS



ESSAI

RÉTROVISEUR

Punk, mode d'emploi

« On dominait la nuit, à défaut de la situation. » L'esprit du New Moon, club mythique de Pigalle aujourd'hui détruit, est tout entier dans cette formule : d'un côté, la nuit comme horizon de la jeunesse parisienne punk de la fin des années 80, dont le nouvel essai de David Dufresne est un portrait inspiré ; de l'autre, la perte de contrôle comme programme. L'auteur se souvient des transes d'un mouvement qui a choisi "no future" comme cri de ralliement et qui aimait par-dessus tout ridiculiser la bonne conscience culturelle et l'esprit d'entreprise des années Tapie. Dufresne propose un livre en désordre comme une chambre d'ado, où le refus de ranger est une politique pour garder la mémoire à l'état sauvage. *New Moon* développe sa longue prose poétique avec des bouts d'histoire de Pigalle, des images et des photos d'époque, des citations littéraires, des extraits de chansons, les portraits croqués des héros et antihéros, obscurs ou célèbres, qui ont fabriqué l'imaginaire de Pigalle sur plus de cent ans. Si Virginie Despentes a bâti, avec *Vernon Subutex*, la cathédrale romanesque des années punk, le livre de Dufresne en est le chantier à ciel ouvert. Un magnifique terrain de fouilles no future. ■

FRÉDÉRIC BAS

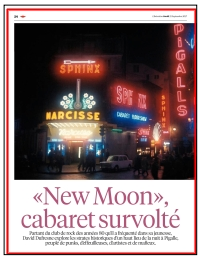
New Moon. Café de nuit joyeux, de David Dufresne, Seuil, 350 p., 20 €.

astrid di crollalanza

Tous droits réservés à l'éditeur

Périodicité : Quotidien
OJD : 73331

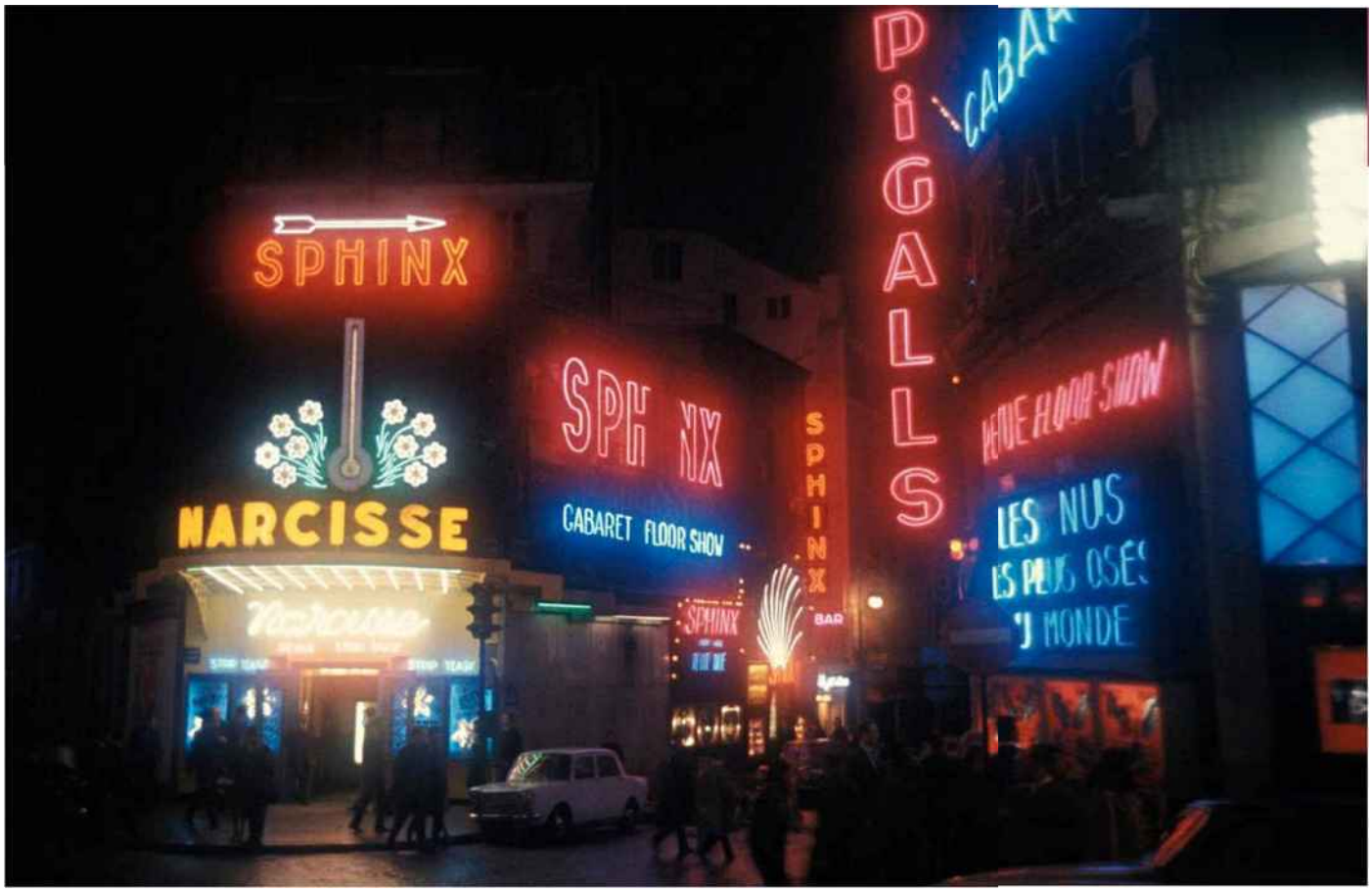




Date : 21 SEPT 17
Page de l'article : p.24-25
Journaliste : CLAIRE DEVARRIEUX

La place Pigalle, à Paris, ici au temps du Sphinx. L'ouvrage est sous-titré «Tentative d'épuisement du 66, rue Pigalle (et de sa succursale au 9 de la place du même nom)». PHOTO BILL WASSMAN. GAMMA-RAPHO

LIVRES



«New Moon», cabaret survolté

Partant du club de rock des années 80 qu'il a fréquenté dans sa jeunesse, David Dufresne explore les strates historiques d'un haut lieu de la nuit à Pigalle, peuplé de punks, d'effeuilleuses, d'artistes et de mafieux.

Tous droits réservés à l'éditeur

Libération
Périodicité : Quotidien
OJD : 73331

Date : 21 SEPT 17
Page de l'article : p.24-25
Journaliste : CLAIRE DEVARRIEUX

Par
CLAIRE DEVARRIEUX

On est à Pigalle en 1987. Pigalle n'est déjà plus Pigalle, mais il est dans son ADN de déchoir. Le commerce du sexe, de la drogue et du crime fait un peu de place à une autre ritournelle ; la nuit, ça sent la cigarette et la sueur au New Moon, *«le plus grand des petits clubs rock»*. A moins que les groupes, depuis le *«parterre de carreaux lumineux»* qui délimite la scène, aspergent le public de parfums divers et avariés. La salle ne fait que 106 m², il faut apprécier le coude à coude et la chaleur humaine. David Dufresne, 20 ans en avril 1988, parisien depuis 1986, situe l'acmé de sa jeunesse ici, en haut de la rue Pigalle, au numéro 66.
New Moon, café de nuit joyeux : le titre du livre s'inspire d'une publicité ancienne, celle de l'établissement qui s'installa à cette adresse en 1905, le Monico Bar, où se produisait Liette d'Orian. Dans l'aristocratie pigallienne, qui compte des princes d'élection, de vrais barons et une seule impératrice, Hélène Martini, Liette (dite la Moniquette) était la reine du tango *one step*. Elle chantait aussi un vieux succès, *Elle avait un p'tit cad'nas*. Dufresne en fournit la clé. Son inventaire dit *«à la découpe»* est sous-titré «Tentative d'épuisement du 66, rue Pigalle (et de sa succursale au 9 de la place du même nom)». Un parrainage plus Perec que Modiano. Encore que l'auteur (un ancien de *Libération*), élevé par *«un antiquaire libertaire»*, ait le goût des *«photos jaunies»*, des listes : *«Ces noms, ces dates, ces métiers me faisaient chavirer»*, écrit-il, quand il dépasse le cadre du seul New Moon pour enquêter dans les étages et les décennies. Sur Internet, aux archives de la Ville de Paris, au fond de la mémoire d'autrui et des boîtes à chaussures, Rouletabille *«va à la pêche»*. *«On chine, on cherche, on trouve, on transmet.»* Ecrivain et ferrailleur, même devise. La nostalgie que pratique David Dufresne est une nostalgie active, ouverte sur l'avenir. Lorsque les excavatrices entrent dans la danse, en 2004, une dizaine d'années après la fermeture du New Moon, il filme la démolition avec une petite caméra numérique. C'est un chasseur de ruines. Mais son projet est tout sauf mortifère, il suffit de consulter sa feuille de route : *«Revenir sur place, pour trouver comment faire de ces ruines autre chose que les décombres de ma jeunesse, comment les rendre actuelles, belles, à l'assaut du néant qui se met en place.»* Et puis : *«Comment tenir debout, encore, et malgré tout – grâce à lui, petit escalier qui n'en finit pas de planer.»* Le New Moon incarne un refus de se plier aux injonctions de l'époque. Trente ans plus tard, faute de guerres qui auraient entraîné des récits d'anciens combattants, comme aux générations précédentes, cet état d'esprit, cet idéal, est le patrimoine que l'auteur entretient.

IMPROBABLE BASTION

C'est par l'escalier que l'histoire commence, car le club est au premier étage. En-dessous, qui donne sur la place, il y a le Narcisse, *«grande sœur décatie du New Moon»*. Les marches sont déjà rouges dans les années 1910, quand Pigalle devient Pigalle sous le règne des Corses, *«feutre mou et costume rayé»* (les «Arabes» tiennent Barbès). Dans les loges de 1987, les artistes ont pour miroir *«une armoire à pharmacie rafistolée»*. Le vestiaire du New Moon est tenu par la jeune Alice, qui sait tout sur tout le monde – du moins, sur les garçons, les filles s'épanchant peu. L'auteur, qui retrouve quand il le peut les témoins de sa jeunesse, recueille les souvenirs d'Alice. Ce qu'elle aimait le plus, au New Moon ? *«L'ambiance»* et *«notre insouciance»*. C'étaient *«les années sida»*, oui, *«mais je ne m'en rendais absolument pas compte»*.
Qui vient se réfugier au 66, rue Pigalle ? Des gamins mal lavés, les cheveux gominés à l'eau sucrée, estomaqués par les strip-teaseuses qui se produisent entre les groupes, avec leur propre musique, *«des cassettes usées de Depeche Mode qui faisaient schroutch-schroutch»*, de la disco pitoyable. *«La gent féminine du New Moon riait parfois du spectacle des effeuilleuses, mais ses moqueries n'étaient pas dirigées contre elles, mais contre nous : petits garçons retournés par une paire de fesses dansantes.»*
Les danseuses, trait d'union avec le Pigalle du Milieu, transmettent les avertissements : les professionnels font savoir que le trafic de drogue doit cesser dans les toilettes du New Moon. Message reçu. On ne cherche pas les ennuis. On n'a pas envie que la pègre s'en mêle, pas plus que la police. Au bar, qui se passe d'autorisation, on sert les mineurs. David Dufresne fait émerger quelques figures, dont celle de Virginie Despentes, *«déjà punkette réputée»*.
Naturellement, la musique a une place de choix. Manu Chao et la Mano Negra, Johnny Thunders et Stiv Bator (amis de Dufresne), les Wampas. *«C'était l'heure du triomphe du rock alternatif, dont le New Moon constituait un des plus improbables bastions. A l'époque, "La jeunesse emmerde le Front national" était notre cri de ralliement, on allait terrasser la Bête.»* Trente ans plus tard, c'est plutôt la Bête qui a entrepris de récupérer la jeunesse. Mais restons dans ces années 80-90, quand la chose n'est même pas imaginable. Il n'y a que les hautes sphères de Pigalle, à l'époque, pour frayer avec l'extrême droite. Veuve à 36 ans, en 1960, Hélène Martini, née Hélène de Creyssac, s'entoure de l'avocat Tixier-Vignancourt, vit avec Pierre Descaves (le FN via l'OAS). Un ancien du Sdece assure sa sécurité. S'ils l'avaient su, ceux du New Moon en seraient tombés de leur escalier. David Dufresne, pour son livre, voulait rencontrer l'impératrice mystérieuse, mais il n'a jamais pu. Et elle est morte, à 92 ans, le 5 août 2017.

Tous droits réservés à l'éditeur

SEUIL 0663432500502

Libération
Périodicité : Quotidien
OJD : 73331

Date : 21 SEPT 17
Page de l'article : p.24-25
Journaliste : CLAIRE DEVARRIEUX

«AMOUR DES GRAVATS»

Après avoir été quelque temps un cabaret féminin, le New Moon à l'abandon est repris en 1987 par deux punks et un dandy. Ce dernier, Guillermo Spivak, est bientôt viré par l'homme de main de la patronne (Madame Martini, qui d'autre ?), un certain Zéphy. Eric Débris, ex-chanteur de Métal urbain, et son ami Stéphane Guimont, *«homme de fanzines, futur compagnon de route des Stones»*, jettent l'éponge pour laisser la place à deux anciens barmen, dont Pierrot Soler, qui fera beaucoup pour la réputation artistique du lieu. Lui-même se retire des affaires en 1995, victime de racket. C'était fréquent à Pigalle, mais le club était jusqu'à présent passé au travers. Madame Martini n'avait-elle pas fait en sorte que ça n'arrive jamais chez elle ? Soler : *«J'ai honoré mes dettes et je suis parti me planquer, loin de la capitale. Juste avant de partir, j'ai demandé une faveur à la secrétaire de Martini : les clés des étages supérieurs du 66, barrés*

Qui vient se réfugier au 66, rue Pigalle ? Des gamins mal lavés, les cheveux gominés à l'eau sucrée, estomaqués par les strip-teaseuses qui se produisent entre les groupes,

par une porte blindée. Elle a dit oui. J'ai tourné la grosse clé, clac-clac-clac, et je suis tombé sur le trésor de l'impératrice : trois étages de costumes, les costumes d'époque des Folies Bergère, des dizaines de stoyaks, des dizaines de portants. Et dans une pièce, un coffre. — Hein ?»

David Dufresne adore les histoires de grenier, ses lecteurs aussi. Dans la coupole, au-dessus de la salle, on avait déjà déniché cinq flingues état neuf.

Toutes les villes sont des palimpsestes, et Paris plus qu'une autre. Qu'y avait-il au 66, rue Pigalle, avant le New Moon ? A quoi ressemblait le 9, place Pigalle, juste au coin ? David Dufresne dresse une sorte d'arbre généalogique, où il traque les airs de famille. Sur une photo célèbre prise par Frank Horvat dans les années 50, au temps du Sphinx, on aperçoit déjà les fresques de Neil Gittings. Les filles nues évoluaient sur la même piste que celle du New Moon. La scène, la façade, les cuisines, le bar, la chaufferie : le livre se construit pièce par pièce, en quarante vignettes et une vingtaine de dates, avec allers et retours. Il n'est pas toujours aisé pour le lecteur de reconstituer la chronologie façon puzzle. Mais l'auteur lui-même en a bavé : *«L'amour des gravats n'est pas chose facile. Et il n'a rien à voir avec celui des belles pierres.»*

PLACE AU JAZZ

Aujourd'hui, si vous vous rendez place Pigalle (ou sur Google) au numéro 9, afin de comparer la réalité aux cartes postales, vous tombez sur une grande boutique Bio c'Bon. A cet emplacement, il y avait autrefois la Nouvelle Athènes, un café des années 1870 que fréquentaient Degas, Manet et l'écrivain irlandais George Moore. Un siècle plus tard, le Narcisse proposait du strip-tease, avant de devenir une discothèque, le Temple. Comme cela a toujours été le cas sur le cadastre, le bâtiment de l'épicerie bio englobe le 66, rue Pigalle – où se sont succédé les différentes salles dont Dufresne exhume le nom et la gloire. La Feuille de vigne, premier établissement nocturne sis à cette adresse (1896), moitié salon, moitié café-concert, était tenu par la chansonnière Marguerite Duclerc, une Bordelaise qu'on appelait la Terrible Espagnole, à cause de son répertoire. Après le Monico (mais le nom allait revenir) et avant le Sphinx, Ada Smith, dite la Brique ou Bricktop, mit l'Amérique au cœur de Pigalle avec le Bricktop's, dans les années 30. Terminée, l'ambiance Belle Epoque, place au jazz avec Duke Ellington. Le photographe George Hoyningen-Huene, les surréalistes Michel Leiris et Jacques Baron, leurs confrères Steinbeck et Fitzgerald sont venus imprimer plus ou moins leur marque, sous l'œil vigilant de Bricktop. On comprend que David Dufresne, enfant du New Moon, revendique joyeusement l'héritage.

Il vit désormais au Canada. Il n'aime pas *«l'autoportrait fasciste»* de la France. Mais il n'est pas si pessimiste. *«Aujourd'hui, tout est (presque) comme on l'avait rêvé au New Moon : sans noyau central, tout éclaté, la verticalité du pouvoir bientôt à terre [...]. Internet est passé par là, tout est (re)devenu fanzine.»* ◆

DAVID DUFRESNE ***NEW MOON, CAFÉ DE NUIT JOYEUX*** Seuil, 354 pp., 20 €.

Tous droits réservés à l'éditeur

Le Monde Des Livres
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire

Date : 21 SEPT 17
Page de l'article : p.3
Journaliste : DENIS COSNARD

Critiques Littérature

Avec « New Moon, café de nuit joyeux », David Dufresne revient sur un haut lieu de Pigalle et sur sa jeunesse, à la manière d'un Perec « destroy »

La nuit mode d'emploi

DENIS COSNARD

La séquence dure à peine 25 secondes. De mauvaises images filmées en 2004, place Pigalle, à Paris. *« Je suis passé en moto un soir, j'ai vu le bulldozer à l'œuvre, alors je me suis arrêté et j'ai sorti ma caméra de poche »,* se souvient David Dufresne. Il saisit les gravats fumants, le bâtiment démoli aux trois quarts, et un pan de mur grisâtre encore debout pour quelques heures. Au-dessus de la grille définitivement close apparaissent le reste d'une immense coquille Saint-Jacques en plâtre et une enseigne d'un rouge éteint : « New Moon ».

Tout est parti de là. Le New Moon était le refuge de David Dufresne en 1986. A 18 ans, il venait de débarquer à Paris et passait ses nuits dans ce minuscule temple du rock alternatif, à l'angle de la place et de la rue Pigalle. Il fallait monter l'escalier, se frayer un chemin entre *« le dealer au boulot, les amoureux qui s'enlacent, les mecs perdus, les filles à trouver ».* Passé le service d'ordre, vous débouchiez sur une bonbonnière rouge où se produisaient des chanteurs punks et la Mano Negra. Au bar, une ex-modèle de peep-show, Virginie Despentes, montrait à qui voulait un manuscrit qu'elle désespérait de voir publié. *« Cette Nouvelle Lune allait devenir le socle de ma vie »,* écrit Dufresne.

Depuis que ce socle a été mis à bas, l'ancien de *Libération* devenu écrivain n'a eu de cesse de retrouver les traces du New Moon. Il a mené l'enquête de façon obsessionnelle, inspecté les archives, traqué les témoins, raflé sur Internet tout ce qui pouvait évoquer le 66, rue Pigalle.

Le résultat est assez sidérant. Une sorte de *Vie mode d'emploi* à Pigalle, version destroy. Et sans fiction ! Comme Georges Perec pour l'immeuble bourgeois de la rue Simon-Crubellier, Dufresne explore chapitre après chapitre les différentes pièces de son bâtiment et leur passé. Suivant un apparent désordre, il se tient dans l'escalier en 1947, pénètre dans la salle du haut trente ans plus tard, revient au bar en 1931, jette un œil sur les toilettes en 1993 puis sur l'atelier d'artiste du deuxième étage en 1896 A l'image de Perec aussi, il truffe son texte de documents, rapports de police, photos, bribes de chansons : *« Elle fréquentait la rue Pigalle, elle sentait l'vice à bon marché »*...

Faute de personnage central auquel s'accrocher, ce parcours en zigzag a de quoi donner un léger vertige, comme après une nuit blanche passée à trop danser. Vertige surtout de découvrir autant d'histoires empilées en un si petit endroit. Les dernières années, le New Moon appartenait à Hélène Martini, l'« impératrice de la nuit » qui posséda jusqu'à dix-sept salles parisiennes, dont les Folies-Bergère. Une femme de légende. Née en Biélorussie, elle avait failli être fusillée par un officier russe pendant la guerre, passé trois ans dans un camp de concentration allemand puis entamé une carrière de danseuse nue à Paris, gagné des millions à la loterie avant d'épouser un avocat syrien avec qui elle allait régner sur Pigalle. Dufresne y ajoute sa face sombre, ses accointances avec l'extrême droite, sur lesquelles il aurait tant aimé l'interroger. Elle est morte en août en emportant ses secrets.

Avant d'abriter un club rock décati, le New Moon était un cabaret lesbien tenu par une énigmatique Moune Carton – le nom de la salle constituait un jeu de mots sur son prénom. Auparavant encore, l'endroit s'était appelé le Sphinx, le Narcisse, et El Monico. En 1947, à l'époque où le milieu corse tenait Pigalle, le truand Antoine « la Scoumoune » y fut abattu de sept balles au pied même de l'orchestre.

Dans les années 1930, le 66, rue Pigalle accueillit aussi un club de jazz fréquenté par John Steinbeck, Cole Porter et Michel Leiris. Duke Ellington y rencontra Franklin D. Roosevelt Jr, le tout jeune fils du président américain. En remontant encore le temps, surgissent même les impressionnistes : c'est ici, dans le café du rez-de-chaussée alors appelé La Nouvelle Athènes, que Degas posa sa célébrissime buveuse hébétée, un verre d'absinthe devant elle.

Lors de la démolition, *« la poussière ne faisait aucun tri,* écrit Dufresne. *Les époques se chevauchaient, un fauteuil du Narcisse enjambait deux colonnes de La Nouvelle Athènes ; piliers qui, vu leur état,*

Tous droits réservés à l'éditeur

SEUIL 5299332500509

avaient sans doute permis à Degas, ou Manet, ou je ne sais qui, de s'adosser ». En fouillant les décombres de sa jeunesse, l'écrivain fait revivre tout ce Pigalle passé en un siècle des artistes peintres aux sex-shops puis aux magasins bio. L'un d'eux occupe aujourd'hui la place du New Moon, comme si la nuit avait fini par rendre les armes. ■

NEW MOON, CAFÉ DE NUIT JOYEUX,
de David Dufresne,
Seuil, 362 p., 20 €.

Un parcours en zigzag qui a de quoi donner un léger vertige, comme après une nuit blanche passée à trop danser. Vertige surtout de découvrir autant d'histoires empilées en un si petit endroit

EXTRAIT

« Quand on monte, c'est soit à l'échafaud, soit au paradis. Le New Moon était les deux. Dans toutes les salles rock de Paris de l'époque [les années 1980], *on descendait. Il y avait cette idée de l'underground qui se cachait, l'underground des caves, cache-cache et cache-misère ; ici, au New Moon, ça n'avait rien à voir : on montait. C'était autrement plus dur. La montée de l'escalier pouvait prendre une heure, selon la foule, l'état général des uns et des autres, les amis à saluer, les connards à esquiver, le dealer au boulot, les amoureux qui s'enlacent, les mecs perdus, les filles à trouver, ou l'inverse. A l'entrée, Mamar, du service d'ordre, répétait souvent, avancez les gars, avancez, vous bouchez l'entrée.* (...)
J'avais 18 ans, l'âge où on se moque de ce que l'on se fabrique : des souvenirs, et des fantômes ; des lendemains qui hantent, et des ennemis de l'intérieur qui dansent. Je découvrais Paris par ce lieu, sans me douter qu'il me marquerait autant à vie, au point de passer deux ou trois années à retracer son histoire, trente ans plus loin (...).
Le réemprunter trente ans plus tard, comme je m'apprêtais à le faire, marche par marche, pièce par pièce, témoin après témoin, sonnait comme un retour sur les lieux du crime. Minuit Pigalle, l'heure des règlements de comptes. »

Tous droits réservés à l'éditeur



Pigalle by night. LUDOVIC/REA

Tous droits réservés à l'éditeur

mouvement
Pays : France
Périodicité : Bimestriel



Date : N 91/2017
Page de l'article : p.50-52
Journaliste : Fanny Taillandier

Tous droits réservés à l'éditeur

SEUIL 8085622500505

mouvement
Pays : France
Périodicité : Bimestriel

Date : N 91/2017
Page de l'article : p.50-52
Journaliste : Fanny Taillandier

LITTÉRATURE

DANS LES LIGNES ENNEMIES

AVEC DAVID DUFRESNE

Petites lunettes rectangulaires et chemisette blanche, Dufresne n'est pas journaliste d'investigation pour rien : on lui donnerait le bon Dieu sans confession. Son nouveau livre, *New Moon. Café de nuit joyeux*, érige pourtant le punk en méthode de travail. Discussion avec celui qui utilise le jeu en ligne comme une arme politique et la narration comme stratégie de dévoilement.

Propos recueillis par Fanny Taillandier
Photographie : Louis Canadas, pour *Mouvement*

Dans *Tarnac, magasin général*, nous sommes dans un polar ; dans *L'Infiltré* [une application qui suivait la campagne présidentielle du FN – Nda], vous prenez le modèle du roman d'espionnage. Pourquoi aller chercher des codes littéraires de fiction pour parler d'un réel très contemporain ?

« Je viens du journalisme, je fais partie de ceux qui ont monté *Mediapart*. Or depuis 10-15 ans je trouve que le journalisme est totalement déconnecté de la réalité et je crois qu'il est grand temps d'aller chercher des nouvelles formes pour raconter le réel. La profession n'a pas vu qu'en face, tout le monde avait compris son fonctionnement et lui racontait n'importe quoi. Le journalisme est totalement surutilisé, surinstrumentalisé, il a besoin de se ressourcer de manière narrative. Les 9/10e des livres d'enquête sont chiants, mal écrits... Il faut oublier les dépêches AFP et cette écume des jours, ça n'a aucun intérêt.
Il y a 30 ans, j'ai été éditeur de polar. Ça reste un modèle. Pour *L'Infiltré*, j'ai mélangé le genre policier et le documentaire. *New Moon*, mon prochain livre, est monté comme une fiction. D'ailleurs le CNL ne savait pas dans quelle catégorie le mettre – je l'ai pris comme un compliment. Le documentaire, c'est comme le rock'n'roll, on a tous trois accords, mais ce qui fait la différence c'est le son, l'ampli, le style. Je travaille sur la forme et le dispositif, avant de travailler sur le propos.

Dans *New Moon*, vous dites des impressionnistes – qui ont écumé le Pigalle de la fin du XIXe – qu'ils ont été un modèle de la bohème du quartier. Mais ils ont aussi changé de façon de peindre parce que la photo était venue bouleverser la représentation. N'est-ce pas aussi un modèle dans la façon de représenter une époque ?

« Absolument. Leur modèle, c'est de vivre avec son temps. Mes bouquins sont fractionnés parce que je suis drogué au Net depuis le milieu des années 1990 et que mes lectures sont fractionnées. Le coté collage vient du dada, du punk, mais aussi du Web. Cette juxtaposition de rapports, d'archives, d'extraits de journaux, de guides... Certes, je suis un obsessionnel mais je crois que si on a l'outrecuidance de vouloir raconter le monde, la moindre des choses est de vivre dedans.

Selon vous, le caractère romanesque de Pigalle a trait à la collusion qui y existe entre force de l'ordre et mafia...

« Je fais partie de ces gens très à gauche qui considèrent qu'il faut s'intéresser à la police puisque la police s'intéresse à nous. Quand on est urbain, réfléchir à la question de la police – qui est gestion de la cité – ça vaut le coup. En plus, il y a toute une charge émotive à Pigalle, plein d'histoires, d'embrouilles et d'humanité. Ce qui est drôle à Pigalle, c'est que l'idée du quartier est façonnée par la fiction, les films de Melville, les livres de Simenon. Ça permet de réfléchir à ce qu'on peut dire du réel.

Vous passez par un récit préexistant des faits pour y confronter le vôtre ?

« Oui, déjà dans *Tarnac*. Il y avait un récit qui avait été livré par Michèle Alliot-Marie ; je me suis dit, allons voir de plus près.

Comment faites-vous ? Vous êtes allé aux archives de la police ?

« Non, c'était une enquête en cours, sous le coup du secret d'instruction. Sinon les archives de la police, c'est porte de Pantin, vous pouvez y aller. Il y a beaucoup d'alcoolos et de flics ratés, ils ne sont pas très aimables.

Tous droits réservés à l'éditeur

Vous n'avez pas non plus eu accès au dossier sur la reine de Pigalle, propriétaire du New Moon entre autres. Savez-vous pourquoi ?

« La raison officielle, c'est qu'on n'a pas accès aux dossiers RG des personnes vivantes. Mais on va dire que certaines personnes étaient d'accord pour le montrer mais me disaient : « *Vous ne le verrez pas.* » Ça ajoute du mystère.

Vous ne vous mettez jamais dans une position d'autorité.

« Je me suis retrouvé devant une porte close, donc le lecteur aussi. C'est l'idée d'impliquer le lecteur ou le spectateur dans le récit. Mon idée c'est de dire « *viens fouiller avec moi* », même si bien sûr je n'ai gardé que le meilleur. Si le lecteur a envie de sauter des pages, je l'entends, et ce n'est pas grave. C'est aussi en lien avec cette époque où on est submergé d'informations, où la capacité d'attention est réduite. C'est drôle de jouer avec ça. Tu veux des chapitres courts ? O.K., mais tu en auras trente sur un seul bâtiment ! (rires)

Dans l'application *L'Infiltré*, vous restez assez distant et laissez votre lecteur/joueur aller où il veut. Et s'il est séduit par le discours du FN, comment ça se passe ? Quelle liberté lui laissez-vous ?

« Je propose aux gens de faire ce que je fais d'habitude : entrer dans les lignes ennemies. Je trouve ça drôle, intéressant. Juridiquement, on était sur la crête : ce n'était pas de l'information, pas tout à fait de la fiction... Tout est sourcé, donc on peut toujours savoir ce qui est inventé. C'est aussi une façon de rendre hommage au travail des journalistes qui suivent ce sujet-là. Je pense que le FN n'en sort pas grandi. Mais on n'est jamais comptable de ce que le lecteur peut penser ou ressentir ; si on s'en soucie, on perd sa liberté. La responsabilité de l'auteur s'arrête à l'écrit.

En étant multimédia, vous allez chercher d'autres formes que l'écrit. Comment maîtrisez-vous code, vidéo, réalisation ?

« J'ai toujours été dans la culture punk du DIY, dès qu'un moyen d'expression arrive, je saute dessus. J'ai commencé à 14 ans en faisant des fanzines. J'étais déjà multimédia : j'avais la colle, les ciseaux, le Scotch... j'imprimais, je distribuais... Virginie Despentes vendait mon fanzine à Lyon. Puis ça a été la cibi, les radios libres, les journaux, l'édition, les webdocs... J'adore ça, donc je ne dors pas beaucoup. Le souffle punk fait que j'y vais. Je demande juste qu'on m'offre la possibilité de me tromper. Si je ne peux pas prendre de risques, je ne fais pas – non par goût du risque, mais par celui du renouvellement.

Les formats en ligne permettent de toucher des gens qui n'iraient pas acheter un livre en librairie.

« *Fort McMoney* [jeu documentaire sur l'industrie pétrolière au Canada – Nda] c'est 700 000 visites, *Prison Valley* [webdoc sur une ville du Colorado où il y a 13 prisons – Nda] ça doit être à peu près 500 000... Mais le plus fort, c'est d'avoir un retour constant, de voir comment les gens trichent, s'entraident. Pour *Hors-Jeu*, un webdoc sur le football en clin d'œil aux vignettes Panini, on a eu des dizaines de milliers de messages sur le forum, les gens s'échangeaient des cartes... Ils étaient à fond ! Les modèles d'il y a 20 ans ont explosé, mais ce n'est pas une menace. De la même manière qu'il y a une autre façon d'écrire, il y a une autre façon de produire et de diffuser, quel que soit le média : presse, littérature, films...

On dit souvent qu'avec *Fort McMoney* vous avez réalisé le *SimCity* de la réalité. Vous êtes-vous servi de ce jeu comme modèle ?

« J'y ai joué. C'est une référence. Nous, on a étudié la façon dont les gens ont transformé la ville. Ensuite ça a été repris très sérieusement par les journaux. Le *Globe and Mail*, *Le Monde* canadien, par exemple, se demandait chaque dimanche : qu'est-ce que ça donnerait si c'était la réalité ? *Fort McMoney* est encore utilisé dans des lycées ou des collèges comme support pédagogique. Il me semble que c'est le propre du documentaire.

Pédagogique, certes, mais aussi engagé politiquement.

« Il y a un lien très ténu entre *Prison Valley*, *Fort McMoney* et Pigalle : ce sont des lieux mono-industriels. Ça, pour moi, c'est une réflexion sur le capitalisme qui prétend être sur la concurrence, l'ouverture et qui, en réalité, tend aux oligopoles et monopoles. La concurrence est un miroir aux alouettes. Les employés se font concurrence, pas les employeurs. Le chasseur de Pigalle qui va escroquer le tourisme, c'est aussi du capitalisme. C'était déjà le cas à l'époque, et dans le monde sans loi qu'était Pigalle dans les années 1980. Un des témoins, Ange, parle du porno avec une approche un peu marxisante, dans le côté dérégulation. Il y avait une alliance objective entre ce monde et les bohémiens qu'on était : ça nous convenait de pouvoir faire ce qu'on voulait.

Depuis le Canada, quelle vision avez-vous de la France ?

« Avec mon regard d'expatrié, je trouve que le pays a vraiment viré fasciste ces dernières années, sans s'en rendre compte. Très peu le disent et très peu luttent... Je ne crois pas que la France soit intrinsèquement fasciste, mais il y a un mode de gouvernance, l'état d'urgence, une parole effarante du côté des fascistes, qui a totalement imprégné la gauche et la droite. Pour moi, le fascisme commence assez tôt : dès lors qu'on piétine, au nom de l'ordre, les libertés individuelles et collectives, on a mis un doigt dans l'engrenage.
Le mot que je mets en avant, c'est « maintenant ». Chacun peut trouver son « maintenant », et Pigalle a créé des « maintenant » à tout un tas de gens pendant un siècle. Mais j'ai du mal à trouver un « maintenant » dans le Bio c'est bon qui a remplacé la salle de concert... J'avais pensé à ce titre, puis on en a changé avec mon éditrice. Et c'est drôle parce que juste ensuite il y a eu le bouquin du Comité invisible.

Comment vous positionnez-vous par rapport au Comité invisible ?

« Oh vous savez, je ne sais pas qui c'est, moi, le Comité invisible (rires). Je ne partage pas toutes leurs idées même si je trouve qu'il y a beaucoup de finesse. Eux, je crois qu'ils veulent changer le monde ; moi, si j'arrive à le comprendre, je serai vraiment heureux. » •

Propos recueillis par Fanny Taillandier

> David Dufresne, *New moon. Café de nuit joyeux*, éditions du Seuil, septembre 2017

Tous droits réservés à l'éditeur





66, rue Pigalle



David Dufresne - ASTRID DI CROLLALANZA/SEUIL

David Dufresne se raconte derrière l'histoire du New Moon, cabaret parisien devenu haut lieu du rock alternatif.

La Feuille de vigne. C'est le nom du premier établissement qui s'ouvre au 66, rue Pigalle, en 1896. Suivront le Monico, le Sphinx, le Bricktop's, le James Paladium et le New Moon. David Dufresne déroule l'histoire de ce lieu sous la forme d'une promenade urbaine et mélancolique. Il a connu l'endroit en 1986 lorsqu'il débarque à Paris. Il a alors 18 ans, des envies de nuits agitées et des revendications qui passent par une musique plutôt forte. Cela tombe bien, l'ancien cabaret féminin est devenu le QG du rock alternatif. Les Wampas ou La Mano Negra s'y produisent. On y croise aussi Virginie Despentes qui vient d'achever le manuscrit de *Baise-moi*.

Cette enquête sur cet endroit étrange et généreux, avec sa salle de 106 mètres carrés, sa scène étroite et ses loges microscopiques, est aussi une enquête sur soi. David Dufresne ne suit d'ailleurs pas l'ordre chronologique. On sent les glissements progressifs du plaisir pour son sujet. L'auteur de *Tarnac, magasin général* (Pluriel, 2013) reste sensible aux témoins d'une époque, aux aléas de la mémoire. Il ponctue son texte de citations, de textes de chansons et de dossiers des Renseignements généraux.

Sur ce quartier règne Hélène Martini, *"l'impératrice de la nuit, l'ouvreuse de ma vie, la proprio du New Moon, la patronne des rockers perdus"*. David Dufresne a été déçu d'apprendre qu'elle avait fricoté avec l'ennemi, qu'elle fut la compagne de Pierre Descaves, un membre du Front national, sympathisant de l'OAS. Comment concilier cela avec ce lieu libertaire ?

Le New Moon fut un *"café de nuit joyeux"*, mais pas que. Il est aussi le souvenir d'une jeunesse engloutie, d'un Pigalle où les bars à poules ont été remplacés par des bars à hipsters. Le branché a lessivé le crade. Les nuits sont certes plus calmes sur le "boulevard des allongés" - c'est ainsi qu'on nommait le boulevard de Clichy - mais on n'y croise plus la Scoumoune, alias Antoine La Rocca, un fameux bandit corse qui régnait sur les tripots et dont le costard rayé finit troué de sept balles.

"Pigalle était mieux que la beauté. Pigalle est punk : sa laideur n'est rien ; son énergie fait tout - aujourd'hui encore." La salle enfumée et surchauffée n'existe plus depuis 2004. Pigalle s'est dépollué et climatisé. Mais David Dufresne garde en tête la phrase d'*Alice au pays des merveilles*: *"Si le monde n'a pas de sens, qu'est-ce qui nous empêche de lui en donner un."* **L. L.**

Tous droits réservés à l'éditeur

Pays : France
Périodicité : Quotidien
OJD : 749258
Edition : Toutes éditions



Date : 10 OCT 17
Journaliste : Philippe RICHARD.

New Moon, cabaret électrique

Livres. De sa nostalgie d'un minuscule haut-lieu du rock parisien, Dufresne tire une passionnante enquête sur Pigalle.

Deuxième partie des années 1980... Tous les soirs, la faune rock de Paris s'entasse au New Moon, au 66 rue Pigalle. Quatre-vingts places théoriques, souvent plus de 200 dans la salle. La Mano Negra fait partie des habitués de l'espace central qui fait office de scène. Les strip-teaseuses des cabarets alentour passent faire un tour.

David Dufresne, 18 ans en 1986, y fait son éducation de la vie, en des temps où le rock français est encore plein d'utopies. En 2004, une pelleteuse détruit le bâtiment qui devient un bête immeuble.

Le journaliste aurait pu se complaire dans ses souvenirs d'une jeunesse héroïque. Il a plutôt enquêté sur l'histoire du lieu, qui avait connu mille vies depuis 1850 : troquet aimé des peintres, atelier de photographe,



DR

boîte de jazz, cabaret à strip-tease... À travers ce petit bout de lorgnette, s'esquisse l'histoire du quartier, et les raisons pour lesquelles la patronne du Pigalle des années 1980 tolérait les jeunes agités dans cet établissement.

Philippe RICHARD.

New Moon, café de nuit joyeux, Seuil, 350 p. 20 €.

Tous droits réservés à l'éditeur

Le Parisien
Pays : France
Périodicité : Quotidien
OJD : 274892
Edition : Toutes éditions





Date : 05 OCT 17
Journaliste : P.V.

LIVRE DU JOUR

QUAND PIGALLE SE LA JOUAIT ROCK

« Et si jamais la nostalgie te prend/Tu peux toujours essayer de poursuivre/Cette comète noire qui t'enivre/Et qui s'en va. » Léo Ferré n'est jamais venu chanter au New Moon, ex-Sphinx, ex-Monico dans les années 1950 où un parrain corse finit criblé de balles, son cadavre déménagé sur le trottoir, mais le journaliste et écrivain David Dufresne pourrait reprendre à son compte les paroles de « la Nostalgie ».



« New Moon : Café de nuit joyeux », de David Dufresne, Ed. Le Seuil, 349 pages, 20 €.

LES WAMPAS ET IGGY POP Y AVAIENT LEUR ROND DE SERVIETTE

Du « New Moon », cet ancien cabaret à danseuses situé 66, rue Pigalle à Paris, devenu l'antre du punk-rock et qui fut jusqu'à sa destruction, en 2004, sa résidence nocturne et secondaire, il ne reste rien. La propriétaire, Hélène Martini, était une reine de Montmartre. Le videur s'appelait Mamar. Une fois franchi le seuil, sous une façade Art nouveau assortie d'une coquille sculptée en 1950, on accédait à ce bar d'une surface modeste – 106 m² – au prix de 21 marches à la pente rude.

Tout ce que la planète rock a connu de plus échevelé – des Wampas à Manu Chao, de Billy Idol à Iggy Pop, des Beastie Boys aux Thugs en passant par les Ramones, les Vizirettes et le Massilia Sound System – a cotisé à la légende de cette figure de proue d'un quartier et d'une époque. Ici, résume Dufresne, « on prophétisait sans reconstruire ». On connaît les bios de personnages. Voici celle d'un lieu hors du commun qui a laissé la place, ironie du sort et du vocabulaire, à un supermarché... bio. **P.V.**

Tous droits réservés à l'éditeur

24heures LE GRAND QUOTIDIEN VAUDOIS
Pays : Suisse
Périodicité : Quotidien
OJD : 81566





Date : 12 OCT 17
Page de l'article : p.24
Journaliste : François Barras

Dans la lumière morte du New Moon, tout Pigalle revient à la vie

Chronique

Ado, le journaliste David Dufresne a connu les soirées du club mythique. A travers son fantôme, il peint le tableau d'un siècle de belle crapulerie

Parfois, Pigalle fut au centre du monde. Les écrivains y résidaient, les truands y trépassaient, les fêtards y festoyaient, tout un monde interlope faisait de cet îlot du IXe arrondissement parisien un lieu mythique, du glamour international et «autorisé» du Moulin-Rouge aux frissons interdits des tripots à strip-teases et des claques à prostituées.

Quand elle n'était pas encore un espace de sex-shops franchisés et de vitrines sans âme, Pigalle fut aussi le lieu des clubs de musique plus ou moins éphémères, peu ou prou légaux: orchestres à guinguette du début du XXe siècle, bals populaires, cafés jazz *fifties*, fiesta yé-yé puis rock alternatif et techno... David Dufresne en a connu une époque vibrante, entre les murs étroits et mouillés de sueur du New Moon, qui abritèrent la version tardive du punk made in France, vers 1986. Avant de devenir journaliste (notamment à *Libération*), le jeune homme moderne squatta les escaliers du club, compressé entre une veste bomber orange et un perfecto noir, en attendant de voir sur la scène minuscule et asymétrique des groupes aussi *hot* que la Mano Negra et les Wampas ou des figures du rock légendaires comme Johnny Thunders et Stiv Bators.

«Une époque vibrante, entre les murs étroits et mouillés de sueur»

Jouant à saute-mouton avec ses souvenirs et les époques, Dufresne écrit bien plus que l'histoire d'un «café de nuit joyeux». Il agit en sous-marinier, en archiviste, pour descendre sous la couche de glace de sa seule mémoire et éclairer les lieux (toujours de perdition) qui précédèrent l'installation du New Moon (et «sa fin», sous les crocs des pelleteuses en 2004, si impatientes d'en faire un énième centre commercial). On s'acoquine au son du jazz de Duke Ellington que le Bricktop's servait aux surréalistes dans les années 30. On compulse avec lui les mains courantes policières, quand Tonio la Scoumoune avala son carnet de naissance sur les marches d'El Monico, le 1er septembre 1947. On entre sur ses pas dans les salons feutrés de Mme Martini, la taulière toute-puissante qui régnait sur le quartier et ses boîtes, dont ce Sphinx ouvert dans les années 50. On revient au début du siècle, quand les messieurs se rinçaient l'œil à la Feuille de Vigne. On repart en 1990 vers le New Moon, ultime enseigne du 66, rue Pigalle, abri malpropre de la jeunesse alternative qui offrit au quartier une ultime montée d'adrénaline libertaire. **François Barras**



New Moon, Café de nuit joyeux
David Dufresne
Ed. Seuil, 354 p.

Tous droits réservés à l'éditeur

SEUIL 7217452500504